



Sinthome ou suppléance comme réponses au vide

Francesca Biagi-Chai

Nous utilisons bien souvent indifféremment dans notre clinique les termes de suppléance et de « sinthome » pour rendre compte de la solution psychotique. Je propose de distinguer les deux, en prenant en considération le versant du signifiant ou de la jouissance, dans un parcours à travers les cas ou références princeps du Séminaire de Lacan.*

Suppléance et Signifiant

Lacan fait valoir dans son Séminaire plusieurs modalités de suppléance, selon qu'il s'agisse de la névrose ou de la psychose. Dans tous les cas, Lacan aborde la question de la suppléance à partir de l'Autre préalable, du signifiant du manque dans l'Autre ou de sa foreclosure.

Le signifiant est constitutif de la réalité humaine. Lacan nous enseigne combien la jouissance n'est pas hors-signifiant, mais prise dans les mailles du signifiant. Lacan, dans son retour à Freud, écrit ce nouage dans Le Séminaire *Les formations de l'inconscient*, en articulant les trois temps de l'Oedipe avec le fantasme « un enfant est battu ».

Dans la structure du signifiant l'objet cause du désir centre la pulsion. C'est ce qui revient toujours à la même place : ce qui nous pousse à essayer, à aller voir, à faire, etc... Le signifiant permet une condensation de la jouissance. Lacan formule ainsi ce point de butée qui indique le désir : *qu'est-ce que, à dire, ça veut*. En quelque sorte : qu'est-ce qui nous pousse à dire, qu'est-ce qui nous fait dire, selon ce qui de la pulsion ou du désir est mis en jeu.

Dans le Séminaire XI, avec le concept *aliénation-séparation*, Lacan va substituer à l'inconscient freudien, conçu comme un réservoir ; un inconscient vide, une faille, une bévue, impliquant la considération de l'Autre comme incomplet. Aucun signifiant ne peut se signifier lui-même. Cela permet d'attraper le signifiant de deux façons : par le sens, ou par le trou dans la signification.

Dans la perspective de l'articulation aliénation/séparation, il y a deux manières de s'aliéner à l'Autre : soit dans ce qu'il dit, soit dans ce qui lui manque.

Le fantasme comme suppléance dans la névrose

Avec la séparation, l'aliénation en passe par l'objet, au lieu de la superposition du vide de l'Autre à celui du sujet. Ce lieu est celui de la mise en forme du fantasme. Le sujet interprète le manque de signifiant, soit le désir de l'Autre. Il va *se* saisir comme objet de fantasme dans ce désir, et, dans le cas de la névrose, rester arrimé à cette position. Lacan nous donne à lire la névrose comme un arrêt sur le deuxième temps de l'Œdipe. C'est le temps de l'interdiction du père : temps de la constitution du fantasme, « un enfant est battu ». Le fantasme est une suppléance par rapport au vide énigmatique, sur le versant masochiste de la pulsion de mort, néanmoins, il ordonne la vie du sujet, avec une mise en forme de la jouissance localisée dans

l'objet *a*. C'est ce que J.-A. Miller appelle « l'enforme de l'objet »¹. Ce n'est qu'au troisième temps de l'Oedipe qu'un sujet a chance d'advenir au désir, lequel va alors supplanter le fantasme. C'est le temps où le père donne, en acte, la possibilité à l'enfant de se détacher du fantasme en tant que pulsion de mort, en indiquant suffisamment à l'enfant son lien libidinal à la mère. C'est le moment où la signification phallique bat son plein.

La phobie

Le terme de suppléance dans la névrose vient ensuite dans le discours de Lacan à propos du petit Hans. Le cas de cet enfant illustre bien la position de phallus imaginaire empruntée par le sujet quand la signification phallique n'est pas encore advenue. Le sujet s'identifie au désir de la mère, au phallus qu'il a repéré comme tel au temps 2 de l'Œdipe. Hans y est totalement assujéti, jusqu'au moment où son pénis va lui provoquer une sensation. Le refus maternel d'en jouir permet à Hans de se détacher de la mère tandis que l'organe de sa jouissance se détache de lui. Cela n'a pas pour conséquence la mise en jeu d'un fantasme, si ce n'est celui de la dévoration. Il peut être dévoré par la mère, mais une partie de lui n'est pas menacée, la mère ne peut pas le castrer. Sa mère précisément lui interdisait régulièrement la masturbation, sans que cela ait l'effet d'une opération signifiante propre à introduire un manque. Se faisant, elle le détache d'elle, certes ; mais elle le laisse en plan avec un organe dont il ne sait que faire. Comment la phobie se déclenche-t-elle ? Dans cette conjoncture, elle se déclenche au moment où le cheval tombe : la puissance comme telle chute. En tombant, le cheval conjoint la puissance et la chute et prend la valeur d'une suppléance du Nom-du-Père, sous la forme d'un signifiant. L'objet phobique est homogène au totem, à ce qui vient faire arrêt à la jouissance. Un signifiant imaginaire peut prendre la consistance de l'objet, celui qui angoisse et qui arrête. Cela fonctionnera pour Hans jusqu'à sa rencontre avec Freud, où s'effectua *un remplacement de la suppléance*.

Lacan évoquera le remplacement de ce qui est réel par quelque chose de plus grand, de plus beau – « l'installateur » – qui va lui installer un nouveau pénis dans le rêve à la fin de la cure, et dont la conséquence sera de donner un terme à la phobie. Une signification de jouissance possible est alors donnée au vide.

La vie de Hans n'en gardera pas moins la marque de l'imaginaire, de la brillance du phallus imaginaire. L'objet pour lui reste peu cessible, difficilement détachable. Il passa à la sublimation par l'écriture et la mise en scène, et à un mode de satisfaction vis à vis de l'Autre sexe sans grand engagement, semble-t-il.

La suppléance dans la psychose

Dans la psychose, le désir de l'Autre n'est pas interprété. Le sujet peut dire « j'ai un père », mais il ne sait pas à quoi ça sert. Lorsque l'interprétation n'advient pas, le sujet est face au possible réel : ce n'est plus l'Autre qui le regarde métaphoriquement – grâce à la médiation du fantasme, c'est l'Autre qui le traque réellement. Le regard, surgi d'on ne sait où, le persécute. L'imaginaire se dissout : faute d'un fantasme qui le retienne, le corps se détache. Le sujet perd la consistance de la réalité.

Lacan présentera ainsi dans le Séminaire *Les psychoses* la solution psychotique : « Il faudra que le sujet porte la charge de cette dépossession du signifiant et en assume la compensation longuement dans sa vie par une série d'identifications purement conformistes à des personnages qui lui donneront le sentiment de ce qu'il faut faire pour être un homme. »²

*Ce texte reprend des morceaux choisis d'une conférence donnée par Francesca Biagi-Chai à la Section clinique de Clermont Ferrand, en juin 2010.

¹ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Illuminations profanes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, Leçon du 23 Novembre 2005, inédit.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 231.

On est là dans le registre du miroir pur. Le sujet n'en passe pas par l'interprétation phallique du non-rapport sexuel entre les parents. Le vide fondamental, c'est cela. Le sujet n'a pas recours à la signification phallique, ni au fantasme comme appareillage de la jouissance.

Il se soutient alors de béquilles imaginaires : une image idéale vient se superposer au vide ; laquelle, contrairement au fantasme, n'est pas chevillée au corps. Le discours de l'Autre peut soutenir cet accrochage imaginaire, à condition qu'il ne soit pas demandé au sujet d'avoir à en rendre compte.

Dans ce Séminaire, pour introduire le concept de suppléance, Lacan évoque un cas d'hystérie masculine par le terme de « coloration ». Nous dirions aujourd'hui – avec Lacan – que ce cas du psychologue Joseph Hessler pourrait être du côté psychose ; comme un cas de psychose ordinaire. La préoccupation de Lacan à ce moment du Séminaire est de montrer ce qui peut valoir comme symptôme dans la psychose. Voici la remarque qu'il fait à propos de ce cas de J. Hessler : « La manifestation symptomatique du sujet est dominée par ses éléments relationnels qui "colorent" ses relations aux objets »³. La jouissance du sujet a donc une « coloration ».

Ce sujet fait des rêves de transfert en rapport avec la castration. Le problème, c'est qu'il ne peut rien en dire. Il y a alors ce que Lacan repère quand il n'y a pas la suppléance du fantasme : la personnalité. Cet homme a une curieuse personnalité. Une image idéale domine le tableau : celle du grand-père qui élevait des poules et des canards en grande quantité. Le champ sémantique de l'œuf, de la couvade et de la naissance envahit le champ du réel. Le sujet est dans un monde signifiant dans lequel on ne retrouve pas la trace d'un fantasme. Certes, enfant, il avait assisté aux nombreux accouchements de sa mère, ainsi qu'à l'extraction d'un enfant *in utero* de la voisine. Ces moments laissent une empreinte mais ne le divisent pas, ils ne viennent pas faire énigme pour lui.

L'épisode de la chute du tramway, qu'il rapporte à l'analyste, pourrait se rapporter à la traduction dans le corps du signifiant-maître de sa vie : « la procréation ». Mais une procréation auto-référée, qui n'en passe pas par la question du sexe. C'est une pathologie de l'Un.

Qu'est-ce qui fait tenir son corps ? C'est la « coloration » féminine. C'est une hypothèse. Le savoir sur le sexe est gelé et pris dans le S₁ de la couvaison, de la procréation. Il y a un défaut du processus de séparation dont l'holophrase vient rendre compte et dont le sujet incarne les effets signifiants. Mais ce qui fait suppléance, c'est la coloration du corps – « femme enfantant » – qui permet d'éviter la dissolution imaginaire et l'effraction du réel dans le symbolique. Cet homme a ainsi une *couleur sexuée*, et c'est sans doute ce qui fait suppléance. À propos de la coloration Lacan précise dans son Séminaire *Le sinthome* : « dans le sexe, il n'y a rien de plus que l'être de couleur, ce qui suggère qu'il peut y avoir femme couleur d'homme ou homme couleur de femme. »⁴

J.-A. Miller, dans son Séminaire « De la nature des semblants », propose le terme de coloration pour parler des « psychoses compensées », quand le réel ne sort pas du symbolique. Il emploie le terme de « compensation » pour mettre en valeur *un type de rature particulier*, qui empêche que se manifeste Phi 0. La compensation va prendre la valeur d'un nom propre, du côté de l'Un. Le sujet, grâce à ce S₁ va devenir un « *le* » quelconque (*l'artiste, la mère de famille...*). L'être va répondre à l'article qui le définit, représenté par le S₁ qui nomme, qui « colore » sa jouissance, l'objet pris dans la fibre se caractérise de ne pouvoir être extrait. Pour que ce soit une véritable suppléance, il faut que ça puisse tenir sans faille, sa fragilité est dans cette raideur.

« Sinthome » et jouissance

³ *ibid.*, p. 191.

⁴ Lacan J. *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 116.

Dans la solution du « sinthome » comme réponse au vide, la tenue ne va plus se faire à partir de la considération du signifiant mais de celle de l'objet *a*. Le « sinthome » sous-entend un savoir-faire, un talent, quelque chose que le sujet a et propose.

Ce qui intéresse Lacan dans le cas de « Joyce le sinthome », c'est cette dimension créative qui va suppléer « exactement » au Nom-du-Père. Lacan montre que la suppléance de Joyce réalise des caractéristiques particulières, celles d'un mixte de jouissance et de symptôme. La solution du sujet va être de récupérer les chutes symptomatiques pour en faire une possibilité Autre, une possibilité de jouissance reconnue, assumée. L'écriture de Joyce est cette création qui va réaliser le *quatrième nœud*. On n'est plus ici dans l'éclairage, dans la coloration, mais dans la corde. L'ego et l'imaginaire, ce n'est pas la même chose. Ce quatrième nœud vient à la place de l'objet *a* condensateur de jouissance. C'est une corde, un rond autour d'un vide, le vide de l'objet *a* issu comme tel du fantasme. De ce point de vue, le « sinthome » de Joyce est une exacte compensation à la carence paternelle. *Lalangue* pour Joyce n'a pas trouvé à s'ordonner dans le régime du père dont c'est pourtant la mission, celle de délivrer un sens – la jouissance phallique – à la langue. Mais elle a été recréée, *l'esprit incréé de ma race*, sur un mode transmissible.

Une caractéristique de la solution « sinthomatique » est sa solidité : le nœud, une fois fait, ne pourra plus se défaire. Ce qui n'est pas le cas concernant les suppléances.

Joyce : au pied de la lettre, quelques repérages

Il y a la scène de la raclée. Elle consacre la disjonction du signifiant et du corps, il n'y a pas de morsure du signifiant sur le corps. Son corps est à Joyce indifférent, au point qu'il se défile, qu'il s'ôte comme un gant. Il ne peut faire l'objet d'un imaginaire où logerait l'affect. Joyce ne parvient pas à en vouloir à ses agresseurs. Son corps choit avec la raclée. Il en témoignera. Il ne peut que constater. C'est de l'ordre de la certitude d'un ressenti, même s'il est perçu comme négativé.

Il y a ensuite la survenue des épiphanies. L'épiphanie est un phénomène de frange pour Joyce. C'est un bruissement de la langue : c'est une ambiance signifiante, mais où ne se détache pas de voix hallucinée. On se trouve dans une dimension de semi-extériorité.

Exemple de l'épiphanie « la Villanelle » qui se trouve dans *Stephen le héros* : un couple parle dans la rue. Stephen entend des fragments de discussion, desquels, dit-il, il reçoit « une impression ». Le signifiant à l'extérieur, produit un effet dans le corps. Un effet sans écho. Une impression si aiguë qu'il en est frappé. Les mots entendus sont : *o, j, ê, été, a, u, v, gli, mouin, ouf, mê, vou, z, trè, mé, chan*. Cette petite scène banale lui donne l'idée de recueillir ces épiphanies dans un livre, à la manière, dit-il, *d'un enregistrement*.

Joyce, homme de lettres, l'est « au pied de la lettre », il est d'abord un enregistreur de lettres. Il se fait docile aux signifiants, comme il fut docile à la raclée. Mais il en fait aussitôt quelque chose, vite, dans l'urgence il traite *l'instant de voir*. *Le temps pour comprendre* laisserait la place à la brèche. Recueillir ces manifestations spirituelles, les attraper, les écrire dans un cahier, c'est déjà les prendre dans un discours : *L'homme de lettres*, dit-il, se doit d'enregistrer ces moments délicats et évanescents.

Les épiphanies sont ces fragments sonores qui se détachent de la langue, et que nous ne pouvons pas entendre quand nous avons un rapport d'intériorité à la langue, ce qui n'est pas le cas de Joyce. Le son des bruits banaux prend pour lui une valeur d'extériorité, et avec le terme « épiphanie », Joyce barre déjà la route au retour du forclos.

« Épiphanie » devient une référence. Dans *Stephen le héros*, Stephen, prenant appui sur la théorie esthétique de Saint Thomas d'Aquin, pourra lui décider d'« épiphaniser » le monde, en posant son regard sur un objet choisi. Stephen déclara à Cranly que « l'horloge du bureau du lest était susceptible d'épiphanies... Que de fois je passe devant, j'y fais allusion, j'en

parle, je l'aperçois, d'un coup d'œil, ce n'est qu'un article dans le catalogue mobilier des rues de Dublin, puis, un beau jour je la regarde et je vois aussitôt ce que c'est : épiphanie »⁵. Le regard pare au réel et dès lors contrôle, maîtrise, décide de ce que lui *épiphanise*. Désormais il les devance. Il prend la mesure de cette expérience, *la pleine responsabilité* dira Lacan, c'est à dire qu'il va « y répondre à côté ».

Joyce hérétique

Joyce, nous dit Lacan, *choisit de devenir hérétique*, hérétique au Nom-du-Père, hérétique de la bonne façon parce que soumettant son hérésie à l'Autre. Il faut en effet en passer par l'Autre pour qu'il y ait réalisation du « sinthome ». Lacan parle d'une *soumission à la confirmation de l'Autre*.

Il y a le souci de transmission dans la solution « sinthomatique ». Joyce entre dans le monde de l'échange en souhaitant donner du mal aux universitaires pendant trois générations. Il quitte le *hic et nunc* de la réparation immédiate, il va au-delà : son objet est cessible en devenant objet de transmission.

Dès lors que Joyce « épiphanise », qu'il en prend la responsabilité, il se produit une connexion immédiate entre symbolique et réel, et cela donne un quatrième nœud . Il va travailler *lalangue* pour qu'elle ne vienne plus vers lui. Il va en faire un traité d'esthétique, il va travailler le corps de la langue. Ce travail va prendre la forme méthodique d'une ambition : il s'agit bien d'une sublimation réussie. Le travail de *lalangue*, dit Lacan, c'est d'inscrire, par la chute des coupures, par le vidage du sens, une énonciation. C'est le point où Joyce, par son écriture, corrige le Nom-du-Père, et apprend à parler au sens d'aller vers l'Autre.

Dans *Finnegans Wake*, il n'y a pratiquement plus que des onomatopées. Joyce parle, il fait entendre sa voix. On est du côté de la voix, de la modulation, de la musicalité comme forme d'extraction de l'objet. Il peut donner l'objet voix à l'Autre, celle-ci prenant une valeur d'échange. Cette valeur d'objet tient dans le fait que ce qu'il dit est parfaitement incompréhensible. C'est parce qu'on est dans le registre de l'objet et du travail sur *lalangue* que l'on peut dire qu'il y a vraiment « sinthome ».

Pour conclure

C'est donc par l'objet voix que Joyce rejoint ce qui permet à la pulsion de faire le tour du vide, d'en passer par l'Autre avant de revenir vers le sujet qui obtient ainsi un trajet réflexif – ce qui est par définition le trajet de la pulsion : « il se fait » l'artiste qui se donnera du mal, etc... Reconnu, la structure comme telle disparaît.

Mais ce n'est pas tout, une autre nécessité participe à la solution de Joyce : c'est Nora, sa femme. Lacan précise qu'elle lui va comme un gant. Pour que cela soit possible, il faut qu'elle se moule absolument sur la jouissance de Joyce.

Il y a aussi un échappement, c'est sa fille : elle est schizophrène. Elle voulait être danseuse. Joyce aurait pu avoir à son égard l'idée d'une suppléance par l'art, et pourtant il refusa qu'elle soit danseuse, la solution qu'il mît au point pour lui, il ne l'accorde pas à sa fille. Il ne veut pas qu'elle soit danseuse, malgré son talent. En quelque sorte il ne peut pas être père. Il reste donc que le « sinthome » est une invention de l'Un.

⁵ Joyce J., *Stephen le Héros*, la Pléiade, Tome I, Gallimard, 1982, p. 85-105.

